

L'idiotie de la pensée idiosyncrasique: une forme simple de la vie commune

Constatant que la littérature qui aborde de front le thème de l'idiotie n'est constituée que de quelques références éparses, Simon Harel entreprend ici de réfléchir sur ce qui fait l'idiot, sur ce qu'il représente et sur le rôle qu'il joue dans nos sociétés présumées intelligentes. Dans un premier temps, il insistera plus particulièrement sur les travaux de Deleuze et sur ceux de Deshoulières dans lesquels l'idiot se présente comme une tache aveugle, une précondition de la pensée philosophique; il est le fondement de nos pensées ou, pour le dire autrement, l'envers du cogito cartésien. Dans tous ces travaux, l'idiot est présenté comme celui qui n'est pas à sa place; il est celui que l'on tente d'exclure ou d'évacuer de la prise de parole publique. « L'homme qui ne peut parler, qui ne sait penser, qui n'est pas accepté dans le domaine des énonciateurs du logos, nous dit Harel, se voit soumis, abaissé, soustrait du réel ». L'idiotie apparaît ainsi comme une manière de penser le domaine de la pensée; elle est le miroir à partir duquel on peut concevoir la rationalité, une soupape de sécurité permettant d'évacuer tout ce qui ne cadre pas dans la norme établie par les sujets (bien) pensants.

Ainsi, l'idiot est seul; il est mis à l'écart ou alors il se met lui-même à l'écart pour évoluer selon ses propres règles, à son propre rythme. Dans son séminaire de 1977 portant sur l'acte de vivre ensemble, Roland Barthes mettait déjà en relief l'importance de cette idiorythmie, de cette forme de solitude dans la vie commune : afin de ne pas s'aliéner par une trop grande proximité avec les autres, certains vont chercher à évoluer selon leurs propres schémas normatifs, selon leur propre rythme. Pour Barthes, dans l'organisation de la vie commune actuelle, chacun a la possibilité de conserver une certaine bulle narcissique, un espace de latitude personnelle, de repli et de contentement. Il s'agit là d'une manière de dire que dans la société contemporaine, nous vivons tous *seuls*, mais ensemble, dans une pluralité des idiorythmies. L'idiorythmie ne devrait donc pas nécessairement être considérée comme un repli sur soi, mais plutôt comme le fait de porter un regard particulier sur le monde.

Pour simplifier, disons qu'il y a deux types de regard que l'on peut porter sur le monde : le lointain et le près. En général, nous nous posons comme des êtres intelligents à la pensée immanente, alors qu'à l'opposé on relègue l'idiot, dont on estime que le cogito fait défaut et qui est systématiquement rabaissé, exclu, placé dans des institutions ou simplement ignoré. Ce marginal, cet excentrique, cet idiot qui ne parvient pas à cadrer dans la société prend souvent, dans nos représentations, la figure du fou, du clochard ou du flâneur dont le regard semble se porter au loin et embrasser l'immensité de l'univers. À l'opposé du spectre, on a les savants qui fixent leur regard sur un seul objet et le scrutent dans ses moindres détails. Pourtant, que l'on erre dubitativement ou que l'on scrute un objet avec une attention savante, on ne peut jamais voir la totalité des choses, ni les choses dans leur totalité; il y a toujours des discontinuités perceptives, des intermittences, des clignements d'yeux, des aveuglements d'une durée à peine concevables qui font que, dans notre appréciation quotidienne du monde, nous avons les yeux fermés aussi souvent que nous les avons

ouverts. Et l'idiotie, telle que l'envisage Harel, fait jouer cette idée que l'on marche en des périples imprécis.

Lorsque nous cheminons dans notre vie, nous sommes confiants dans le monde, nous avons l'impression d'être bien enracinés, d'avoir le contrôle et de penser librement. Pourtant, la vie est faite de ces petits moments d'égarement à peine perceptibles, lorsque la pensée cesse de suivre le chemin tracé d'avance. Cette tache aveugle, Valérie Deshoulières l'apercevait dans l'apparente indétermination de l'idiot, sa façon de penser de travers, comme s'il n'y avait pas de programme, de règles à suivre dans cette errance de la pensée. L'idiotie se cacherait ainsi dans ces interstices de la pensée rationnelle qui parsèment le quotidien.

L'idiotie est un thème difficile à traiter. Si elle apparaît féconde au départ, elle ne semble que très difficilement être en mesure de se muter en objet théorique formateur. Une réflexion théorique sur l'idiotie, nous dit Harel, ne doit pas se contenter de mettre en relief l'idiosyncrasie de la pensée; cela relèverait de l'évidence et serait donc une quête inutile. L'idiotie ne doit pas non plus être considérée comme la manifestation d'une intelligence sauvage, non domestiquée, ou comme une potentialité non réalisée, un arrêt du développement cognitif (même si, généralement, c'est l'idée que l'on se fait de l'idiotie). À percevoir les choses ainsi, sous l'angle de la psychopathologie, le sujet idiot serait un être dont l'épanouissement aurait été empêché. Il lui faudrait alors, pour qu'il acquière droit de cité, se soumettre à toutes sortes de contraintes orthopédiques et cognitives, c'est-à-dire à une restauration d'une intelligence en jachère, à une correction de l'idiotie en intelligence normalisée.

Mais qu'est-ce donc que l'idiotie alors? Notre propos se condamne-t-il à faire de l'idiot une préconception avortée d'un devenir dont l'intelligence représenterait la forme pleinement assumée? La représentation de l'idiotie, au même titre que celle de l'étranger, de l'exclu de la société, du marginal, représente à peu près les mêmes balises et les mêmes difficultés dès lors qu'il s'agit de fonder une argumentation qui fait appel à une définition claire de l'objet en question. Tout se passe comme si cette exigence de clarté s'avérait en définitive une obligation civique, une imposition d'un droit de regard, en provenance d'autrui, qui serait en mesure de calculer la teneur de l'intelligence. Pourtant, dans le cours des réflexions de tout homme, même du plus intelligent d'entre nous, il survient quelques intermèdes durant lesquels sa pensée divague vers des souvenirs d'enfance ou des préoccupations plus ternes alors que son regard se porte vers la fenêtre; l'homme qui réfléchit évoque sans cesse, dans son esprit, des images qu'il considère comme avilissantes de son intelligence présumée. Harel parle alors de cette sensation qui vous prend de ne pas être à la hauteur de la rationalité triomphante. Mais, reprenant les réflexions d'Artaud sur l'idiotie, il nous rassure en affirmant qu'en dépit de toute intelligence, il faut, pour arriver à penser, pour être capable de soutenir la pensée, s'accorder des interludes et renouer avec cette partie idiote de l'être que nous possédons tous.